



Henri suit régulièrement des séances d'ergothérapie avec Marie-Laure Kaiser.

Le syndrome de l'enfant maladroit

La dyspraxie, trouble peu connu, touche entre 5 et 7% des enfants. Les gestes les plus simples, privés d'automatisme, coûtent d'énormes efforts et nécessitent un apprentissage incessant.

Ca a commencé quand Henri était au jardin d'enfants. Sa mère, Christine Waeber-Rast, remarque qu'il a tendance à fuir les activités avec des crayons ou des ciseaux, et tout ce qui nécessite des gestes précis. Et puis il présentait des troubles d'équilibre, chutait régulièrement: «Il était très gauche. Comme par hasard, c'était toujours lui qui faisait tomber les vases.»

Il apparaît alors qu'Henri souffre de dyspraxie, ou «trouble de l'acquisition de la coordination motrice». Concrètement, l'enfant a

des difficultés à réaliser des activités banales, comme écrire, bricoler, faire du vélo, du foot.

L'habillage, le déshabillage, le boutonage, l'utilisation des fermetures éclair présentent aussi de grandes difficultés. Tout ce qui exige, en fait, une certaine coordination au niveau des mains.

L'origine et les causes de la dyspraxie restent mal connues: «On pense qu'il y a un dysfonctionnement au niveau du cerveau, mais on ne sait pas précisément», explique Marie-Laure Kaiser, cheffe er-

gothérapeute au CHUV. Une fois la dyspraxie repérée, on recourt à différents types de prises en charge: «On essaie de voir avec l'enfant et sa famille ce qui peut être mis en place au niveau des activités. Et surtout comment rendre les gestes automatiques.»

La situation devient difficile en troisième primaire

Henri suit d'abord normalement l'école. Sauf que, depuis l'âge de 4 ans, il bénéficie de traitements, d'abord de psychomotricité, puis

d'ergothérapie. Les choses se corsent dès la troisième primaire, raconte sa mère: «Il n'arrivait pas à suivre la cadence et avait de gros problèmes avec l'écriture. On recevait régulièrement des remarques.» Les dictées spécialement tournent au cauchemar, avec des copies illisibles. Alors que, dans d'autres circonstances, le même enfant est capable de rendre des travaux propres. «Par exemple, une poésie destinée aux parents, parce que là, il a le temps, peut s'appliquer, et qu'il n'y



➔ a pas de stress», explique Marie-Laure Kaiser. Tandis que lors d'une dictée, «l'élève dyspraxique est en double tâche, il doit comprendre comment former les lettres et en même temps raisonner sur la grammaire et l'orthographe». Pour chaque geste en effet, «c'est un peu comme si c'était la première fois».

Et puis les devoirs n'arrivaient jamais à la maison. «Henri avait à se dire, je dois ouvrir mon sac, prendre mes affaires, les mettre dans mon sac, le mettre sur mon dos, tellement de gestes qui devaient être pensés, il n'y arrivait pas. On devait chaque fois remonter en classe, chercher les devoirs», raconte Christine Waeber-Rast.

Chaque année, il fallait recommencer

En dehors de l'école, Henri s'est trouvé face à d'autres défis, le vélo par exemple. Chaque année au printemps, «il devait recommencer à trouver l'équilibre, à comprendre comment ça fonctionne». L'été passé, pour la première fois, c'est revenu tout seul. Et cette année Henri se veut optimiste: «Je crois que je sais encore.»

A l'école, en dehors de la salle de classe, les choses ne sont pas plus faciles. Les jeux de balle, raconte Henri, ce n'est pas son truc: «La balle, je n'arrive jamais à l'attraper.» Alors dans la cour d'école, où le foot ou le basket règnent en maîtres, les garçons comme Henri «se retrouvent plus ou moins sur le côté. Ils en arrivent aussi à détester les cours de gym», constate Christine Waeber-Rast. Pour leur préférer, explique Henri avec un large sourire, «la lecture ou l'ordinateur».

Comme la dyspraxie reste peu connue, mieux vaut tomber sur des enseignants compréhensifs, qui acceptent les conseils des parents. Par exemple la nécessité que la table de l'élève dyspraxique «soit toujours nette, pour qu'il puisse se repérer». Ou encore éviter les consignes trop complexes: «Du genre, la fourre de français va dans une boîte au fond à droite mais pas le «français expression» qui va dans une autre fourre qui n'est pas rose, mais verte et ira à gauche, etc.»



Henri et sa mère, Christine Waeber-Rast.

«Il est important d'informer l'entourage de l'enfant dyspraxique»

Membre d'une association de parents d'enfants dyspraxiques («Dyspra'quoi»), Christine Waeber-Rast souligne aussi l'importance d'informer l'entourage. Comme la mère d'un copain qui pourrait se dire: «Il fait exprès ce gamin, chaque fois qu'il vient chez moi il casse quelque chose.»

«Ils ne se tiennent souvent pas droit»

Aujourd'hui, Henri est en sixième et suit un traitement de physiothérapie en piscine pour pallier un problème précis: «Comme ces enfants n'ont pas le ressenti de leur corps, ils ne se tiennent souvent pas droit.»

La sixième, c'est aussi l'heure d'un premier choix de filière. «Le drame de ces enfants-là, explique Marie-Laure Kaiser, c'est qu'ils sont souvent scolarisés dans des degrés inférieurs à leurs compétences. Leurs points forts ne vont pas être les métiers manuels et pourtant ils

se retrouvent plutôt, vu leurs difficultés scolaires, dans les filières qui y conduisent.»

Heureusement moyennant l'appui des professionnels, les parents peuvent obtenir des adaptations pour que l'enfant dyspraxique «puisse passer ses examens avec les mêmes chances que les autres». Comme bénéficier d'un peu plus de temps ou que certains types de fautes ne soient pas comptées.

Enfin, constate Marie-Laure Kaiser, «on ne guérit pas toujours de ce trouble-là», qui peut perdurer à l'âge adulte, «avec des difficultés dans la conduite automobile, ou dans certains métiers. Mais plus c'est pris en charge tôt, plus l'enfant a des possibilités d'améliorer sa coordination motrice.»

Laurent Nicolet

Photos Mathieu Rod

Pour en savoir plus:
DYSRAPRA'QUOI? - Association pour les
enfants dyspraxiques: dyspraxie@
bluewin.ch. www.dyspraquoi.ch

Pourquoi surtout les garçons?

Deux tiers des enfants chez qui un trouble de l'acquisition de la coordination motrice est diagnostiqué sont des garçons. Sans que l'on sache bien pourquoi. «On pourrait avancer une hypothèse culturelle. Les garçons vont plus facilement pratiquer des jeux de motricité globale, jeux de balles, de courses à vélo, que les filles», explique Marie-Laure Kaiser. La dyspraxie serait ainsi plus handicapante et donc mieux repérable chez les garçons. Mais d'autres troubles de l'enfance - trouble de l'attention, hyperactivité - touchent également davantage les garçons. «On sait aussi, explique encore Marie-Laure Kaiser, que le développement des garçons en matière de motricité fine, de coordination des mains, se révèle plus lent que chez les filles.»

Reste qu'entre 5 et 7% des enfants sont concernés. «Tous les pédiatres ne sont pas forcément outillés pour détecter la dyspraxie», explique Christine Waeber-Rast. «On peut recourir alors à un neuropédiatre ou un ergothérapeute. Il existe aussi des questionnaires détaillés pour les parents.» En ergothérapie, explique de son côté Marie-Laure Kaiser, «nous pratiquons des tests au niveau moteur, des lancers de balle, des tests sur l'équilibre, l'utilisation des deux mains. Quand un enfant a des difficultés, on peut le repérer.»